

Les SIC sont elles des sciences de l'imprécis ?

La notion d'interdiscipline a-t-elle obéré toute recherche épistémologique originale ?

Le début des SIC

En 1978, à l'Université de technologie de Compiègne, Abraham Moles lançait à l'assistance un vibrant plaidoyer pour que les SIC formassent des « ingénieurs sociaux » disposant, en matière de faits de communication, d'autant de compétences et de crédibilité que les ingénieurs des sciences dures dans leurs domaines. Escarpit lui répondit que pour y parvenir, si elles y parvenaient un jour, elles devraient être *nexialistes*, citant d'abondance le romancier américain de science fiction Alfred Eton Van Vogt, sans que l'on sache bien si l'interdiscipline s'enracinait dans ce discours tant les différences apparaissent grandes entre leurs deux postures scientifiques. Trente ans plus tard, qu'en est-il ? Les SIC représentent-elles cette proue avancée d'une nouvelle épistémologie des SHS que souhaitait Moles en 1990 dans « *Les Sciences de l'imprécis* », ou leur recherche du statut d'interdiscipline dont le centre serait partout et la circonférence nulle part a-t-elle obéré toute tentative de construction épistémologique en les éloignant des lieux de réflexion originale sur la modélisation des phénomènes complexes ?

En 1978, les SIC naissantes étaient libres. Libres de leur positionnement. Libres de leur avenir. Les travaux fondateurs étaient encore récents, de nouveaux concepts allaient naître pour affirmer des domaines de recherche et dégager des théories rendant compte des phénomènes médiatiques. Certes, il n'était plus temps d'édifier une théorie générale, Escarpit répétait non sans malice, qu'il était le dernier à avoir pu tenter l'aventure - et l'avoir réussie en 1976¹. Était ce une raison pour en abandonner tout théorisation et s'adonner aux charmes des travaux empiriques à opérationnalité limitée ?

Du nexialisme à l'interdiscipline

Dans ce texte fameux, lu à Compiègne en 1978, Robert Escarpit, bien avant Lucien Sfez et son tautisme, explique qu'en traitant d'elle même la communication, parce qu'elle ne peut s'extraire de son champ d'investigation, se trouve dans une situation paradoxale : outil, sujet et objet d'étude à la fois, d'où le fait qu'elle s'inscrirait ipso facto dans une perspective de science des sciences, à la connexion de chacune d'elles. En premier lieu Escarpit présente la convergence de plusieurs disciplines vers une même objet : « *On donne de ce besoin les noms confus de pluridisciplinarité, d'interdisciplinarité, de transdisciplinarité selon que l'on se fait de la république des sciences une idée plus ou moins confédérale ou plus ou moins centralisée* »². Détaillant ce nexialisme imaginaire, il cite le roman *The Space Beagle* de Van Vogt, paru en 1959 : « *la science de relier d'une manière ordonnée le savoir d'un champ de la connaissance à celui des autres champs (...) pour rendre plus efficace l'utilisation de ce qui a été acquis* ». De cette position initiale de science des sciences, empruntant à chacune de quoi se constituer en modèle référent dont dériveraient les autres, comment en est-on arrivé au fil des années à cette étrange suprématie de l'interdiscipline ? Avant d'examiner ce glissement sémantique en détail, on peut regarder ce qu'en pensait Moles, l'autre grand fondateur des SIC, présent à la même tribune de Compiègne. Dans un recueil d'entretiens plus tardifs, il

confie : «*Il n'y a d'interdisciplinarité réelle qu'à l'intérieur du champ de conscience propre de l'individu qui observe et saisit l'interférence entre des « disciplines » diverses ou des outils mentaux qu'il connaît à fond pour les avoir étudiés d'une façon professionnelle... Autrement, il en ressort un bavardage et des querelles de mots* »³. Dès 1980, Abraham Moles, fixait une limite simple et claire à l'interdisciplinarité. Sait-on qu'il était, et reste, le seul de nos doubles docteurs en sciences dures et en sciences humaines avec un premier doctorat d'Etat en 1952, à 32 ans, sur *La structure du signal acoustique* et *Les amplificateurs à gain variable en électroacoustique* (à l'époque, pour un doctorat d'Etat, on rédigeait deux thèses, une principale et une complémentaire qu'on donnait à la Sorbonne pour la remercier d'avoir accueilli ses travaux...). Seulement quatre ans plus tard, en 1956, il soutenait un second doctorat d'Etat, mais en lettres et sciences humaines, entraîné dans le sillage de Bachelard et de Gaston Berger, le père de la prospective, sur *La Création scientifique* accompagnée, en thèse complémentaire toujours, de sa célèbre *Théorie de l'information et perception esthétique*⁴. Sachant ceci de sa biographie, on comprendra mieux son exigence vis-à-vis de la notion d'interdisciplinarité. Et encore, ne s'agissait-il pas du substantif qui constitue, ou devrait constituer une position épistémologique avancée, basée sur la fécondation croisée de disciplines distinctes. Les autres occurrences anciennes de l'interdisciplinarité se trouvent en pédagogie. Les archives de l'Institut National de la Recherche Pédagogique (INRP) en sont remplies. L'objectif était à la fois simple et trop ambitieux puisque jamais atteint, en dépit de la volonté et du talent d'un Louis Legendre⁵. Il s'agissait de lutter contre le compartimentage des savoirs opéré par les missionnaires jésuites et la représentation étriquée que celui-ci donnait du monde empêchant d'en apprécier la globalité et d'agir dessus (on retrouve Withley et l'institutionnalisation sociale des disciplines). Il faut croire que notre interdisciplinarité ne s'est pas étendue jusqu'aux sciences de l'éducation puisque ces énormes quantités de travaux (souvent de grande qualité) ne sont guère visibles dans le maigre corpus de nos réflexions épistémologiques sur ce qui constituerait notre positionnement scientifique constitutif et exclusif. En 2000/2002, Bruno Ollivier s'attaquait à la question⁶. Partant de la double identité de la première génération des enseignants-chercheurs, venant selon lui de la linguistique, de la sociologie, de la sémiotique ou de la philosophie (*quid* des sciences dures ? et l'information scientifique et technique ? et Moles ? et Devèze ? et tous les chercheurs issus de cursus scientifiques ?), il considérait le concept comme bien établi et non susceptible de nous « *faire passer de l'hétérogène à l'inconsistant* », grâce à la « *vitalité de la pensée communicationnelle* » - laquelle date quand même de 1995 et aurait pu produire des résultats significatifs depuis le temps. Dans cet article, comme dans d'autres travaux impossibles à analyser ici⁷, on n'observe pas de résultats heuristiques notables ni d'avancée épistémologique bouleversante. Un relevé des occurrences dans les publications des enseignants-chercheurs en SIC ferait apparaître que le terme est devenu quasiment incontournable, quasiment rituel et presque jamais critiqué.

Alors, que signifie au juste interdiscipline ? Une discipline qui emprunterait aux autres ? Qui se situerait à leur intersection. Mais est-on sûr que celle-ci ne soit pas un ensemble vide ? Ou un *plus petit* dénominateur commun ? Cette interdiscipline a-t-elle fait progresser nos aptitudes à rendre compte du réel, à le décrire avec clarté, à le modéliser un tant soi peu. Les réponses ne sont évidemment pas aussi tranchées que les questions, et pour ne pas rester dans la critique, cet article va proposer une alternative. Face à une multitude de travaux qu'on qualifie volontiers d'empiriques, nos SIC n'ont guère produit de grands concepts fédérateurs en guise de théories⁸. Pourquoi ? Quant aux méthodes, lesquelles ? selon quelles modalités ? dans quelles proportions ? L'interdiscipline serait-elle heuristiquement aussi imaginaire que le nexialisme ?

A défaut de lois universelles (kantienne ?) de la nature, ne pouvait-on découvrir des universaux ou des invariants pour mieux appréhender les phénomènes communicationnels et offrir des cadres d'interprétation, voire de prévisibilité limitée ? Ne pouvait-on inventer ou promouvoir des méthodes qui nous soient spécifiques sans en revenir piteusement aux outils dits classiques, tels que les éternels questionnaires et autres entretiens communs avec d'autres disciplines proches comme la sociologie ?

Au plan institutionnel, la notion d'interdiscipline, telle que définie par les documents successifs de la SFSIC et du CNU n'a quasiment pas changée depuis 1993⁹. L'imprécision de ces textes de compromis s'est couplée avec une posture volontiers antithéorique, qui n'a pas particulièrement aidé à la légitimité de notre communauté. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer notre silence médiatique à chaque fois qu'il conviendrait d'expliquer au grand public des faits de communication. Sur l'influence de la TV vis-à-vis des comportements scolaires, qu'avons nous à proposer ? Sur le rapport à la violence, que disons nous ?¹⁰. Sur la télé réalité ?¹¹ Les travaux ne démeritent pas mais demeurent épars sans outils interprétatifs assez clairs possédant un minimum d'heuristique sociale. Plutôt que de nous structurer dans une discipline forte et bien visible, nous avons malheureusement choisi le flou d'un positionnement incertain dans un moment de l'histoire où chacun se cherche une identité forte et sensible, ne serait-ce que pour mieux s'affirmer. A défaut de notoriété, nous eussions pu nous ériger en explicitateurs sociétaux des effets médiatiques, eu égard aux demandes réitérées de la société pour que nous produisions de l'interprétable, du compréhensible, quitte à réduire la complexité de nos propos en segmentant nos lieux d'expression. Certes, la position d'extrême prudence qui est la nôtre peut être considérée comme respectable, mais est ce une raison pour ne pas proposer de modèle interprétatif des phénomènes de communication ?

Mais il y a plus grave : l'interdiscipline aurait pu être une bonne piste. Malheureusement, nous ne l'avons pas suivie jusqu'au bout. L'autoréférence patente du nexialisme évoqué par Escarpit et surtout, le dernier livre d'Abraham Moles, *Les sciences de l'imprécis*, paru en 1990, eussent pu déclencher un effort d'intellection nous conduisant au cœur des travaux sur l'épistémologie des sciences du XX^{me} siècle pour engendrer cette *communicologie* évoquée dès les années 80. Malheureusement, en continuant à nous appeler SIC, nous n'avons pas atteint le même degré d'ouverture systémique que la géographie ou l'ergologie comparative (UMR 6059). Il y a trente ans, la communicologie évoquée par Escarpit et d'autres pouvait prendre une autre voie : celle de la tension mentale aboutissant à des élaborations théoriques à la fois inductives et phénoménologiques, mais aussi et simultanément structurales ou néocartésiennes, quitte à se faire taxer de néopositivistes, en un mot systémique. Le rejet des théorisations reste un mystère alors que nous avons un rôle central à jouer dans l'évolution des sciences du complexe. Pourtant, dès 1972, Moles n'écrivait-il pas : « *Une théorie scientifique est un mécanisme de l'esprit, un point de vue, un système intégrateur, un mode de communication enfin. Toute théorie étant un système maillé de raisonnement participe du contraste entre la fragilité de chacun de ses éléments et de la solidité relative de son ensemble... Elle a pour rôle spécifique d'introduire la cohérence dans le disparate.* »¹². Et en 1990, dans son dernier livre, il reprenait cette idée, à propos des chercheurs : « *Notre rôle est de transformer des fragments de hasard en nécessités de l'évidence.* »¹³

L'apport d'Abraham Moles

Comme Escarpit, Moles était présent en 1978, à Compiègne qu'il contribua à faire ouvrir sous cette forme originale d'université technologique en participant au lancement de son département de design¹⁴. C'est d'ailleurs pendant un autre congrès, à Lille en mai 1992, que nous apprîmes sa disparition. Il n'entre pas dans le cadre de cette communication de présenter l'œuvre immense de Moles : 30 livres, 700 articles traduits en 16 langues, un rayonnement international bien au delà de la communauté des communicologues, par exemple en architecture, en urbanisme, en psychologie sociale, en muséologie ou en histoire de l'art¹⁵. En 2004, dans *Hermès*, Jean Devèze le qualifia « *d'exceptionnel passeur transdisciplinaire* »¹⁶. Qu'on en juge : en une quarantaine d'années, il inventa ou découvrit les concepts de créativité scientifique, de culture mosaïque, comme opposée à la culture sédimentaire, de sociodynamique de la culture en prélude aux débats sur les espaces privés et publics, de coût cognitif, d'opulence communicationnelle, de supersigne, de psychologie du kitsch et de kitsch scientifique ou d'écologie communicationnelle... Il mit au point les premières méthodes d'analyse de la communication d'entreprise, investiga les relations entre art et ordinateur, introduisit le *design*, la psychoacoustique et la systémique en France, inventa la micropsychologie,

la théorie des objets, la théorie des actes, la schématologie, la psychologie de l'espace. Il modélisa l'irrationalité économique dans la même veine qui conduisit Daniel Kahneman à obtenir le prix Nobel d'économie en 2002... Et pour finir, il construisit la seule épistémologie des sciences humaines et sociales aujourd'hui encore largement en avance sur la plupart des pratiques de recherche. En dépit de cette œuvre considérable, parfois difficile à cerner tant la vivacité de son esprit était grande, il reste largement méconnu des enseignants-chercheurs en information et communication. Il est vrai que Moles n'a pas consacré de travaux importants aux aspects politiques des médias de masse et a toujours refusé toute forme d'engagement à une époque où le marxisme était la voie quasi obligée de l'université française. Maintenant que les scories des discours convenus se sont peut-être éloignées, et alors que les réflexions sur l'interdiscipline demeurent rares, il serait plus que temps de réinterroger ses travaux et de voir s'ils peuvent aujourd'hui nous permettre de produire de meilleurs résultats scientifiques. Bref, nous aider à être meilleurs... Ce qui nous rappelle à notre humilité de chercheurs et notre obligation morale de produire des travaux lisibles et si possibles utiles à nos concitoyens.

L'itinéraire de Moles le prédisposait à ouvrir une voie originale, mise en œuvre dans tous ses travaux, synthétisée dans *Les sciences de l'imprécis* et qui aurait du se situer au cœur de notre notion bien vague d'interdiscipline. Dès ses débuts, dans ses travaux d'électronique et d'acoustique, il découvrit que les sciences dures ne peuvent tout appréhender, qu'il reste des variables cachées et des interactions hypercomplexes, d'où son orientation vers la psychoacoustique, notamment en dirigeant la thèse d'Emile Leipp. Dès les années 50 et ses deux thèses d'Etat, il passait sans cesse d'une posture cartésienne de dénombrement structural susceptible de révéler la forme cachée à une posture phénoménologique, inductive ou constructiviste. Pour lui, pas de contradiction entre ces deux attitudes, envisagés comme des postures utiles à appréhender une des faces de la réalité. Ne serait-ce pas là que se cacherait le noyau énergétique de notre notion d'interdiscipline ? Envisager des outils distincts voire carrément opposés comme étroitement complémentaires ne serait-il pas le fondement d'une nouvelle épistémologie ? C'est ainsi que pour lui, l'expérimentation typique des sciences dures n'est qu'une interaction forte et l'observation, spécifique des sciences « molles », qu'une interaction faible (p. 78). Il y aurait donc continuité ou complémentarité. Bertalanffy, le fondateur de la systémique n'était-il pas à la fois physicien et biologiste, c'est-à-dire au cœur du réacteur de la fusion interdisciplinaire ? Dans les années 50, une longue fréquentation de l'école d'Ulm avec Max Bill, héritière de Gropius et du Bauhaus conduisit très tôt Moles à exercer une pensée graphique avec la schématologie naissante, à traquer des *Gestalts* pour dégager des universaux (p. 165, 189). C'était peut-être là que résidait l'énergie de l'interdiscipline.

A défaut de produire des théories, il faut tendre vers la formalisation, concept bien utile pour passer de l'observation à une modélisation qu'il a toujours pratiquée, par exemple en nous enjoignant de produire des ingénieurs sociaux, non pas imbus de leur savoir et voulant l'imposer à la population, mais soucieux de faciliter les échanges, de les mieux comprendre pour les améliorer. Moles a dirigé nombre de thèses exploitables dans des organisations ou des entreprises du monde entier (il a enseigné à Florence, Mexico, San Diego...). Il pensait que les travaux scientifiques doivent être *in fine* utiles aux citoyens qui les cofinancent, ce qui augmente aussi l'employabilité des diplômés et la notoriété des scientifiques.

« Celui qui a perdu sa capacité de s'étonner, de s'émerveiller devant le grand livre ouvert de la nature, autant vaudrait qu'il fût mort, ses yeux sont fermés » affirmait Albert Einstein. Outre une curiosité insatiable et une culture phénoménale, la méthode de Moles consiste à mettre l'objet de recherche - et la conscience du scientifique - à distance en cherchant à le mesurer, ou à défaut à en comparer diverses manifestations vues sous plusieurs angles. Naturellement, ceci ne peut ignorer le principe d'incertitude d'extraction du signal (p. 60). Tout est bon pour modéliser, y compris le recours à des équations symboliques, des schématisations de plus en plus raffinées. C'est pourquoi il use lui-même de beaucoup de schémas pour se faire mieux comprendre¹⁷. Pour lui, l'intuition phé-

noménologique est équilibrée par un néocartésianisme tranquille. Et il les dépasse en s'inspirant du célèbre logicien Kurt Gödel pour affirmer qu'une invention ne peut être réductible à une combinaison de segments déjà connus, ce qui signifie que « *Formaliser n'éloigne du réel qu'en apparence, car chacun sait, par expérience personnelle, le peu de valeur des constatations empiriques aussi longtemps que l'on ne peut les intégrer dans une théorie formalisée, même très peu (...)* Les méthodes de formalisation réalisent des convergences et une tension mentale vers la structure latente du phénomène observé »¹⁸. « *Tension mentale* » et « *structure latente* ». Peut-on mieux résumer ce qui attend le découvreur et le motive plus que tout ? Dès lors, même dans le cadre limité de cet article, n'est-il pas souhaitable de réinterroger encore une fois l'épistémologie de la communicologie en cherchant des méthodes concrètes, comme Moles le fit souvent lui-même, par exemple avec l'analyse factorielle, les profils, ou les scénarios d'interactions dans la théorie des actes.

Pour le recours à de nouveaux paradigmes de recherche

Pour quelques chercheurs en sciences dures, les SIC ne sont guère scientifiques. Un René Thom, fondateur avec Zeeman de la théorie des catastrophes ne déclare-t-il pas, un peu méchamment certes, que les disciplines qui s'autoproclament « sciences », par exemple les sciences économiques ou les sciences politiques sont bien peu scientifiques¹⁹... C'est peut-être ce syndrome qui a poussé nombre de chercheurs à vouloir scientificiser leurs pratiques. Quels sont les outils conceptuels employés pour dégager des résultats scientifiques ? La réponse est simple : la quasi totalité des outils statistiques des SHS sont empruntés à la thermodynamique du XIX^e siècle, notamment à la cinétique des gaz. Les variables que le chercheur en SHS apprend parfois péniblement à manipuler et qui commencent par les tris croisés et les moyennes pour atteindre les variances, écarts types ou covariances et ne s'aventurer que rarement jusqu'au chi² remontent toutes au XIX^e siècle. Il en est de même pour les entretiens méthodologisés, l'analyse de contenu ou de discours, les relevés d'occurrences, etc. L'économie en raffole et les a compliqués avec les équations différentielles de l'électromagnétisme et le calcul des probabilités de la thermodynamique statistique. La sociologie se contente généralement des plus simples. Et la communicologie aussi. Or, ces outils font l'objet de nombreuses critiques dont les plus virulentes furent portées par le grand mathématicien et logicien Bertrand Russell : « *Les mathématiques sont une science où on ne sait pas de quoi on parle, ni si ce qu'on dit est vrai* », sans oublier l'ironique *quantophrénie* de Sorokin. Plus sérieusement, les sciences dures ont remis en cause ces représentations, certes pratiques et efficaces pour les interactions fortes, mais terriblement démunies face aux interactions faibles. Successivement, Einstein en 1905 et 1915 avec la Relativité restreinte et générale, Heisenberg en 1925 avec le principe d'incertitude, et Gödel en 1931 avec celui d'incomplétude ont fait exploser le schéma déterministe. La question cruciale que notre interdiscipline a oublié de se poser est celle-ci : Alors que les sciences dures élargissent leurs modèles vers davantage de prise en compte de l'interaction, de la complexité, bref de la posture systémique, comment se fait-il que nous restions accrochés à des outils somme toute grossiers, largement inadaptés à nos objets de recherche ? Les raisons pourraient être débattues à l'infini, par exemple du côté d'une réticence philosophique non exprimée vis-à-vis de modèles qui présupposent une liberté intrinsèque des acteurs sociaux, en opposition avec la vulgate marxiste, comme ceci se constate souvent en sociologie française particulièrement réfractaire à des modélisations adéterministes²⁰. Quoi qu'il en soit, ces vieux modèles montrent leurs limites face à des observations sincères et honnêtes. Ils ne rendent pas compte de l'ambivalence, de la complexité du jeu social. Esquissons une brève reconstruction épistémologique de ce que pourraient être de nouvelles méthodes inspirées par une « inter-discipline » assez large pour s'intéresser à l'univers des sciences dures et de la complexité, un peu à la lumière des réflexions de Bernard d'Espagnat sur la réalité et le sens²¹. Commençons par le plus facile : Le principe d'incertitude a donné naissance à une vraie méthode nouvelles en ethnologie : l'observation participante qui a connu beaucoup de succès, même si sa mise en œuvre est souvent difficile en SIC où ne disposons guère d'assez de temps pour

mener des études sur la durée. Mais c'est sur la Relativité restreinte qu'il faut se concentrer²². Elle nous a fait conscientiser l'importance de la notion de référentiel que les théoriciens de Palo Alto/Chicago ont pleinement mis en œuvre ainsi que l'explique Yves Winkin. En clair, ceci veut dire que toute explicitation d'un phénomène est relative au référentiel dans lequel on l'observe, ce qui saute aux yeux à la lecture de beaucoup de travaux sociocritiques dans lesquels l'apprenti chercheur ne prend aucune distance avec ses préjugés ou la doxa de son milieu. Le grand Bachelard, un des maîtres de Moles, ne disait-il pas « *On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire* »²³, ce à quoi, Moles répondit que la mesure distancie et que rien qu'à ce titre, il faut essayer d'en faire, quitte à ce qu'elle soit imprécise ou partielle. Une conséquence, un peu lointaine, expliquée par Einstein lui-même à propos de la relativité générale devrait nous interpeller : on ne peut connaître la réalité d'un phénomène qu'à la condition de l'observer sous une multitude de référentiels simultanés pour recomposer cette réalité à partir d'un combinatoire arbitraire de ces référentiels (on laissera de côté la question épineuse de l'infinité des référentiels et d'une combinatoire transfinitie...). Arrivé à ce point de la réflexion, une bonne surprise attend le chercheur aventureux : la structuration des recherches en SHS s'est faite autour de la construction d'une problématique, souvent envisagée comme le sésame de la réussite. Souvent, celle-ci se décline en hypothèses dont la recombinaison dynamique fait émerger la problématique dans un mouvement de va-et-vient entre une succession de points de vue locaux et une perspective globale. Ce qui signifie que pour décrire un phénomène complexe, il suffira de l'envisager sous plusieurs référentiels simultanés ou successifs combinés entre eux. Pour simplifier, on pourra considérer qu'une hypothèse traitera des interactions fortes avec des outils quantitatifs, une autre des interactions faibles à l'aide d'entretiens et une troisième encore des interactions faibles, mais validée par des méthodes qualitatives telles que l'observation participante, les profils ou les scénarios types, sachant que rien n'empêchera de multiplier les hypothèses à mesure qu'on aura besoin de référentiels distincts. C'est ce que dans un de nos ouvrages consacrés au mémoire de recherche en information/communication nous avons appelé la carte de Tendre de la recherche en appliquant la phrase « *penser, c'est schématiser* »²⁴. Il devient dès lors possible de combiner plusieurs méthodes ou approches, tant quantitatives que qualitatives à condition que les hypothèses qu'elles permettent de valider se recombinent pour faire émerger la problématique par le cumul des régularités qu'elles révèlent. Cette méthode permet aussi de doser le degré de validation de la problématique, qui devrait toujours être une question à laquelle le chercheur se dit qu'il va répondre par oui ou par non²⁵. Cette notion de référentiel dynamique exige en amont que le chercheur réfléchisse longuement à ce que nous appelons son positionnement (personnel, institutionnel et épistémologique). Sur ce point, nous sommes en accord avec l'approche de Robert Bourde quand il conseille au chercheur de bien déterminer sa posture, au besoin en recourant, pour lui-même à une démarche réflexive²⁶.

Il reste une dernière question importante à traiter : peut-on appliquer la grille de scientificité de Karl Popper à nos modèles ou théories locales afin de renforcer notre crédibilité en mettant à distance les discours philosophiques particulièrement actifs dans notre domaine²⁷. En d'autres termes, les critères de réfutabilité s'appliqueraient-ils aux SIC ? Pour les avoir nous-même expérimentés plusieurs fois, nous pouvons affirmer qu'ils fonctionnent parfaitement²⁸, mais il est plus significatif de rappeler de quelle magistrale manière Michel Serres a mis en œuvre la réfutabilité à propos de la théorie mimétique de René Girard dans le cours même de son discours de réception de ce dernier à l'Académie française²⁹. Le principe est simple : pour qu'une théorie soit scientifique, il faut qu'elle soit réfutable à tout moment. C'est ce que Serres a appliqué à son ami Girard et que nous pourrions facilement reprendre à notre compte, ne serait-ce que pour encourager la théorisation dont la communicologie a le plus grand besoin pour s'affirmer. De même que le modèle d'Einstein a englobé celui de Newton dans un nouvel ensemble sans le néantifier, car la mécanique de Newton s'applique toujours très bien dans la vie courante, une épistémologie systémique de l'imprécis peut englober les approches déterministes qui restent valables tant que la complexité des interactions n'est pas trop grande. Depuis le temps que nous produisons des incantations à cette fameuse inter-

discipline sans rien obtenir de concret et d'utile, la piste exposée dans cet article sera peut-être jugée intéressante et enfin porteuse de progrès.

Conclusion : Pour une refondation de l'épistémologie des SIC : complexité, systémique et interactions

Trente ans après leur premier congrès, les SIC peuvent mesurer le chemin parcouru. Et même si notre contribution apparaîtra comme critique, bien des points pourront être considérés comme positifs, à commencer par la forte augmentation du nombre d'enseignants-chercheurs, même si ce n'est pas le nombre qui fait la légitimité. D'autant que des collègues étrangers comme Luiz C. Martino³⁰ s'inquiètent aussi de notre avenir. En France, Daniel Bounoux est peut-être un des plus pessimistes. A propos des SIC, il tempête contre ce pluriel qui « *se traduit sur le terrain par la cacophonie des méthodes, des sensibilités, des échelles d'analyse ou des langages utilisés* »³¹. Pourquoi ne pas s'inspirer de l'attitude des physiciens, des chimistes ou des biologistes ? Un électronicien, un mécanicien quantique ou relativiste, un astrophysicien, un chimiste-physicien, etc., tous se sentiront physicien sans problème d'identité d'appartenance. Pour quelles obscures raisons n'en serait-il pas de même chez nous ? Pourquoi un médialogue ou médiologue, un proxémicien, un kynésien, un économiste des médias, un psychologue des médias, ou un sociologue de l'interaction, ne serait-il pas avant tout un communicologue ?

Cette appellation d'interdiscipline ne nous a apporté que du brouillage d'image, de la faible reconnaissance et aucune vraie avancée épistémologique alors que nous avions avec Abraham Moles un exemple à suivre et naturellement à dépasser. Pourquoi être passé à côté de son œuvre ? Avons nous à aligner une masse de travaux aussi novateurs que les siens ? Qui osera dire qu'ils sont dépassés ou hors de notre champ ? (ce qui supposerait déjà de le lire attentivement). Nous n'avons pas su interroger les autres sciences parce que nous ne les connaissons que superficiellement ou pas du tout. Il suffit de considérer les propositions de recherche dans les appels d'offre (l'auteur a été expert à la MSTP6) pour constater un amateurisme assez affligeant de beaucoup de propositions, rarement à la hauteur des enjeux des questions sociétales sur la communication. D'où notre proposition d'abandonner les références publiques à cette appellation d'interdiscipline, et de la recycler dans des travaux de réflexion épistémologique, ce qui clarifierait notre positionnement scientifique. Prenons l'habitude de parler de communicologie plutôt que de SIC. Transformons nous en communicologues enthousiastes et résolus. La société a besoin de nos travaux. Et nos jeunes enseignants-chercheurs, recrutés en force ces dernières années, ont besoin de la confiance de la société. Plutôt que de jouer les vieux chercheurs désabusés doutant de l'avenir des SIC, forçons la communicologie, inspirons nous d'Abraham Moles, construisons des théories générales ou locales que nous discuterons en congrès, ouvrons nous à toutes les démarches, sans censure, en commençant par accueillir les posters, cultivons nous en allant voir ce que font les autres disciplines même éloignées, forçons notre épistémologie, concentrons nous sur des sujets d'intérêt général et par dessus tout essayons d'exprimer nos travaux sous forme intelligible pour l'honnête citoyen du XXIème siècle.

Bibliographie

- BACHELARD (Gaston) - La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective - Paris : Vrin, 1975.
- BOURE (Robert) - Les sciences de l'information et de la communication au risque de l'expertise ? Sur et sous des pratiques scientifiques. Paris : Réseaux, n°82/83.
- DEVEZE (Jean) - Abraham Moles, un exceptionnel passeur transdisciplinaire. – Paris : Revue Hermès n°39, 2004, p. 189-200.
- ESCARPIT (Robert) - Théorie Générale de l'information et de la communication. - Paris : Hachette, 1976.
- ESPAGNAT (Robert) - Une incertaine réalité, le monde quantique, la connaissance, la durée. - Paris : Dunod, 1993.
- EINSTEIN (Albert) - Théorie de la relativité restreinte et générale. Exposé élémentaire. - Paris : Gauthier-Villars, 1954.
- ESTIVALS (Robert) - Théorie générale de la schématisation. Tome 1, Epistémologie des sciences cognitives. - Paris : L'Harmattan, 2002.
- ESTIVALS (Robert) - Théorie générale de la schématisation. Tome 2, Sémiotique du schéma. - Paris : L'Harmattan, 2003.
- ESTIVALS (Robert) - Théorie générale de la schématisation. Tome 3, Théorie de la communication. - Paris : L'Harmattan, 2003.
- ESTIVALS (Robert) - Signisme. L'Histoire du Schematisme 1. - Paris : L'Harmattan, 2006.
- FRAU-MEIGS (Divina) - Médiomorphoses américaines. – Paris : Economica, 2005.
- FRAU-MEIGS (Divina), JEHEL (Sophie) – Les écrans de la violence. – Paris : Economica, 1997.
- LAHIRE (Bernard) - La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi – Paris : La Découverte, 2004.
- MICHEL (Jean-Luc) - Le mémoire de recherche en information communication - Paris : Ellipses, 1999, 2006.
- MIEGE (Bernard) - La pensée communicationnelle. - Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1995.
- MIEGE (Bernard) - L'information-communication, objet de connaissance – Paris : De Boeck, 2004.
- MATHIEN (Michel), SCHWACH (Victor) - De l'ingénieur à l'humaniste. L'œuvre d'Abraham moles. - Paris : Revue Communication et langage, n°93, 1992.
- MATHIEN (Michel), Collectif - La Physique des sciences de l'homme. Mélanges pour A. Moles, sous la direction de Michel Mathien. – Strasbourg : Oberlin, 1989.
- MOLES (Abraham) - Théorie de l'information et perception esthétique. - Paris : Denoël, 1972.
- MOLES (Abraham) - Théorie structurale de la communication et société. - Paris : Masson, 1986.
- MOLES (Abraham) - ROHMER (Elisabeth) - Psychologie de l'espace. - Paris : Casterman, 1972.
- MOLES (Abraham) - Socio-dynamique de la culture. - Paris : Mouton, 1966.
- MOLES (Abraham), MOUCHOT (Jean-Marie) - Les méthodes des sciences humaines dans l'entreprise. – Paris : Fayard-Mame, 1972.
- OLLIVIER (Bruno) - Observer la communication. Naissance d'une interdiscipline. – Paris : CNRS, 2000.
- OLLIVIER (Bruno) - Enjeux de l'interdiscipline – Paris : P.U.F., L'Année sociologique, 2001/2 - Vol. 51.
- THOM (René) - Paraboles et catastrophes (Entretiens avec G. Giorello et S. Martini). - Paris : Flammarion, 1983.

¹ Ne pas oublier que sa célèbre *Théorie Générale de l'information et de la communication*, Paris, Hachette, 1976, fut publiée deux ans avant le congrès fondateur de Compiègne. Voir aussi le texte de sa conférence introductive à ce premier Congrès des SIC, et l'interview réalisée par Jean Devèze, Anne-Marie Laulan et filmée par Didier Bouquillard sur le site de la SFSIC ou sur distanciation.com

² In Conférence introductive au premier Congrès Inforcom des SIC, Compiègne, 1978.

³ Abraham Moles, *Entretien avec François Richaudeau et Jacques Mousseau*, in *Psychologie* n°120, 1980.

⁴ Abraham Moles, *La Création scientifique*, Genève, Kister, 1957 et *Théorie de l'information et perception esthétique*, Paris, Denoël, 1972 (première édition en 1957, largement remaniée en 1972).

⁵ Avec qui j'ai eu la chance de travailler quelque temps à l'INRP ou au CNDP. Voir *L'école unique : à quelles conditions ?*, Paris, Scarabée, 1981.

⁶ Bruno Ollivier, *Enjeux de l'interdiscipline*, P.U.F., L'Année sociologique, 2001/2 - Vol. 51, pages 337 à 354. Et aussi son ouvrage *Observer la communication. Naissance d'une interdiscipline*, Paris, CNRS, 2000.

⁷ Bernard Miège, *La pensée communicationnelle*, Presses Universitaires de Grenoble, 1995, 2005, et aussi *L'information-communication, objet de connaissance*, De Boeck, 2004 ainsi que Robert Bouré, *Les sciences de l'information et de la communication au risque de l'expertise ? Sur et sous des pratiques scientifiques*, Réseaux, n°82/83, pp. 233-254, 1997 et ses contributions à la revue *Questions de communication* en 2006 et 2007.

⁸ Pour avoir fait partie des instances dirigeantes de la SFSIC une dizaine d'années, l'auteur a plaidé pour des ouvertures à des théorisations, des modélisations au moins locales pour diffuser les travaux empiriques, parfois à la source d'avancées significatives.

⁹ Dans ce texte que tout enseignant chercheur a eu le loisir de méditer en constituant son dossier de qualification pour le CNU (!), il est amusant de constater que l'occurrence d'interdiscipline arrive dès les premières lignes et n'est jamais définie par la suite, la projetant dans un en soi que le lecteur est chargé de combler, peut-être pour faire progresser la définition collective ou participative d'un concept ambigu...

¹⁰ Sur la plupart de ces terrains, on pourra trouver des travaux rares mais intéressants, par exemple ceux de Divina Frau Meigs sur la violence, mais leur visibilité médiatique n'apparaît guère rayonnante.

¹¹ Sur *Loft Story*, notre interprétation a été très minoritaire. On a préféré des condamnations morales ou intellectuelles, des pétitions de principe, certes estimables dans une République, mais bien peu scientifiques et ne débouchant sur aucune compréhension d'un phénomène pourtant fondamental des médias contemporains.

¹² Abraham Moles, *Théorie de l'information et perception esthétique*, Paris, Denoël, 1972, p. 309. On notera avec intérêt que cet ouvrage est sorti en 1972 dans des versions anglaise, allemande, italienne, espagnole, russe, portugaise et hongroise.

¹³ Abraham Moles, en collaboration avec Elisabeth Rohmer, *Les Sciences de l'imprécis*, Paris, Seuil, 1990, p. 252. Nous tenons ce livre pour le plus grand ouvrage d'épistémologie des SHS de la fin du XXème siècle que tout chercheur devrait lire et méditer. Les références entre parenthèses de cet article concernent cet ouvrage.

¹⁴ Cf. l'article de Danielle Quarante, *Les champs de liberté des objets du design*, in l'ouvrage collectif *Communication, Espace et Société, Actualité et perspectives des théories d'Abraham Moles*, Actes du colloque international, Conseil de l'Europe, Strasbourg, avril 1994.

¹⁵ Il existe heureusement des textes de référence sur l'œuvre de Moles ainsi qu'un site web animé par l'association internationale de micropsychologie avec une passionnante autobiographie co-écrite avec Elisabeth Rohmer. Notre propre site de recherche distanciation.com fournit quelques textes et des adresses. On peut citer les apports de Michel Mathien, *La Physique des sciences de l'homme. Mélanges pour A. Moles*, sous la direction de Michel Mathien, Strasbourg, Oberlin, 1989), Elisabeth Rohmer, Victor Schwach, Jean

Devèze, Edgar Morin, Gustave-Nicolas Fischer et beaucoup d'autres (pardon de ne pas les nommer). Voir aussi l'ouvrage collectif *Communication, Espace et Société, Actualité et perspectives des théories d'Abraham Moles*, op. cit.

¹⁶ Jean Devèze, *Abraham Moles, un exceptionnel passeur transdisciplinaire*, Paris, Revue Hermès n°39, 2004, p. 189-200.

¹⁷ Voir aussi Robert Estivals, *Théorie générale de la schématisation*, 3 volumes, Paris, L'Harmattan, 2003-2004.

¹⁸ Abraham Moles, Jean-Marie Mouchot, *Les méthodes des sciences humaines dans l'entreprise*, Paris, Fayard-Mame, 1972, p. 73. Sur Gödel, cf. Douglas Hofstadter, *Gödel, Escher et Bach. Les liens d'une guirlande éternelle*, Paris, InterEditions, 1985.

¹⁹ René Thom, *Paraboles et catastrophes*, entretiens avec G. Giorell et S. Mortini, Trad. L. Berini, Paris, Flammarion, 1983.

²⁰ L'ouvrage de Bernard Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004, est assez révélateur de la remise en question que quelques sociologues opèrent récemment des vieux schémas déterministes.

²¹ Cf. *Une incertaine réalité, le monde quantique, la connaissance, la durée*, Paris, Dunod, 1993.

²² Albert Einstein, *Théorie de la relativité restreinte et générale. Exposé élémentaire*, Paris, Gauthier-Villars, 1954. Ce petit ouvrage est une belle tentative du physicien le plus célèbre du XXème siècle de faire comprendre sa pensée. C'est en le travaillant que nous avons réussi à formaliser quel apport les SHS pourraient en tirer. Malheureusement, le cadre de cet article interdit de développer ceci.

²³ Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1975, p. 14.

²⁴ Jean-Luc Michel, *Le mémoire de recherche en information/communication*, Paris, Ellipses, 2006.

²⁵ Si, dès le départ, la réponse ne peut s'orienter sur oui ou non, il ne s'agit pas d'une problématique scientifique mais d'une confusion, hélas commune, avec son homonyme littéraire. Pour une discussion de cette question fondamentale, voir la grille de faisabilité d'une problématique en 15 critères explicités dans l'ouvrage cité *supra*.

²⁶ Robert Boure, *L'histoire des SIC (3). Postures, concepts et méthodes en débat*. A paraître in *Questions de communication*, 2008. Merci à la revue qui nous a communiqué ce texte avant sa parution.

²⁷ Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973, [1959]. Attention, certains auteurs persistent à employer le terme « falsifiabilité » au lieu de réfutabilité, pourtant plus simple et plus clair. Le *testing* d'une théorie générale ou locale constitue un outil puissant pour débusquer l'idéologie ou le factuel qui ne font guère avancer les SIC.

²⁸ Cf. Jean-Luc Michel, *La théorie distanciatrice est-elle scientifique ?*, Habilitation à diriger des recherches, Paris 7, 1992., disponible sur www.distanciation.com

²⁹ Cf. Michel Serres, *Discours de réception de René Girard à l'Académie française*, Paris, Académie française, 15/12/2005.

³⁰ Luiz C. Martino, *Epistémologie de la communication. Scepticisme et intelligibilité du savoir communicationnel*, Université Grenoble 3, 2003 : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2003/Martino/index.php

³¹ Daniel Bougnoux, *Naissance d'une interdiscipline ?*, in *Introduction à Sciences de l'Information et de la Communication*, Paris, Larousse, 1993.